

A la recherche du Moyen Âge

Le 14 novembre 2001, au milieu de la matinée, une trentaine de Franciliens de l'AAM se sont rassemblés pour visiter le « Musée du Moyen Âge – Thermes et Hôtel de Cluny ».

C'est en 1330 que les abbés de Cluny ont empiété sur les ruines des Thermes romains pour édifier leur maison de Paris. Le supérieur de l'abbaye bourguignonne de la période 1485-1510, Jacques d'Amboise, remplaça le logis primitif par « le palais d'Amboise », devenu plus tard l'Hôtel de Cluny, le meilleur témoin à Paris de l'art gothique flamboyant appliqué à l'architecture civile.

Très admiré dès l'origine, le palais des abbés accueillit des hôtes de marque : Marie d'Angleterre, la Reine Blanche, veuve de Louis XII, en 1515 ; Jacques V, roi d'Ecosse, venu épouser en 1536 Madeleine de France, fille de François 1^{er}. Plus tard passèrent les légats du pape. L'un d'entre eux fut Mazarin. La Révolution fit de l'hôtel un bien national acheté vers 1800 par un chirurgien qui utilisa la chapelle comme salle de dissection. Après lui, vint un imprimeur.

En 1833, la chapelle et six pièces furent louées par Alexandre Du Sommerard, conseiller-maître de la Cour des Comptes, collectionneur obstiné des souvenirs du Moyen Âge et de la Renaissance. A sa mort, en 1842, l'Etat acheta en bloc l'hôtel, les collections, ajoutant le dépôt lapidaire des Thermes. Il créa le « Musée des Thermes et de l'Hôtel de Cluny », dont la direction fut confiée à Edmond Du Sommerard, fils d'Alexandre. L'inauguration eut lieu le 16 mai 1844. Encore plus déterminé que son père, Edmond, qui prit en charge une collection de quelque 1400 numéros, laissa à son départ en 1885 plus de 10.000 objets. Ses successeurs eurent fort à faire pour évaluer, trier, classer et établir les catalogues. En 1927, on répertoriait 23000 numéros. En 1962, on prit la

décision de transférer à Ecoen toute la partie « Renaissance ».

La disposition muséologique de l'Hôtel de Cluny a été organisée par salle et par thème, sans contrainte d'ordre chronologique. Il peut donc être visité dans deux sens opposés. On commencera ici par le premier étage.

Dans la première pièce, celle des armes, la sévérité de l'ambiance est édulcorée par des tapisseries inspirées par l'amour courtois avec ses jeux, ses déguisements, ses jardins fleuris où courent de jeunes lions et de petits lapins ...

La salle suivante est à thèmes multiples. Un vitrail en grisaille, égayé de jaune d'argent, montre une scène de la vie seigneuriale. C'est la partie d'échecs où la joueuse a le front rasé des dames de Hans Memling sous une coiffure « en pain fendu » propice à la dissimulation de quelque secret. Non loin, des accessoires de cuisine, des fers à gaufre, offrent l'occasion d'évoquer les goûts gastronomiques du Moyen Âge et sa restauration de rue.

Dans la salle du vêtement, des aumônières brodées rappellent l'importance qui était attachée aux insignes d'identification.

L'histoire de l'art s'est imposée dans les pièces suivantes.

La chapelle des abbés a perdu les statues qui occupaient les niches de ses murs. La structure générale a été préservée. Du pilier central et des consoles latérales partent, comme dans un palmier, des arcatures qui découpent au plafond un délicat réseau de nervures. Cette décoration s'enrichit de flammèches, de grappes, de feuilles de chou frisé ou de chardon, si largement utilisées par le gothique flamboyant. Des couleurs bienvenues sont apportées par les premières pièces de la tenture « Histoire et légende de Saint-Etienne » commandée en 1490 par l'évêque d'Auxerre, Jean Baillet, pour sa cathédrale.

Dans la salle qui précède cette chapelle, se trouve l'une des premières œuvres qui sont à la base de l'histoire de l'art médiéval. Il s'agit du devant d'autel de la cathédrale de Bâle. Il est fait de feuilles d'or appliquées sur une âme de bois et de cire. Il est daté de 1015 à 1024. On l'attribue à des orfèvres lotharingiens. L'empereur othonien Henri II et son épouse Cunégonde, réduits à l'état lilliputien se prosternent aux pieds du Christ. Celui-ci est entouré par les archanges Michel, Gabriel et Raphael et Saint Benoît. Cet « antependium de Bâle » a été acheté par le musée en 1864.

Les vitraux, la céramique, les ivoires ont précédé la salle de l'orfèvrerie. On parcourt quelque quinze siècles depuis les torques gaulois au matériel religieux de la fin du Moyen-Âge. La préférence se porte sur la Rose d'or qui aurait été offerte à un évêque de Bâle par le pape Clément V (1305-1314). On l'attribue à un orfèvre italien installé à Avignon.

La salle des retables d'Anvers précède la rotonde réservée à la « Dame à la licorne ». C'est une tenture composée de six tapisseries à fond de fleurettes symbolisant les cinq sens et le libre arbitre. Le dessin, les couleurs font l'objet d'une admiration universelle. On s'interroge sur les créateurs : le cartonnier, le licier : qui ? où ? La commande a été faite vers 1484 par Jean de Viste (famille lyonnaise avec des biens en Bourbonnais) qui avait été au service de Louis XI. Cette merveille oubliée fut découverte par Prosper Mérimée au château de Boussac, dans la Creuse. George Sand l'a admirée en 1844. Le musée l'a acquise en 1882.

Au rez de chaussée, la tapisserie des Vendanges révèle les vêtements à la mode au début du XVI^{ème} siècle. Dans une vitrine voisine, on a placé de véritables chaussures de la même époque, à mufle de bœuf ou à bec de canard ! Plus

loin, la dent de narval occupe la place d'honneur qui convient à l'ancêtre de la famille imaginaire des licornes. Un coup d'oeil rapide a été donné au frigidarium romain puis à la salle des vestiges de Notre Dame de Paris où sont les 21 têtes des rois de Juda, coupées sous la Terreur et retrouvées en 1977, 20

rue de la Chaussée d'Antin, à l'hôtel Lakamal.

La visite prit fin par un retour à la vie seigneuriale devant les tapisseries de la Dame au bain et du Départ des chasseurs. L'heure prévue pour gagner la place Saint-André des Arts, pour le déjeuner, était largement dépassée

Avant d'en prendre le chemin, les plus vifs remerciements et félicitations ont été adressées à la conférencière de cette visite ... à laquelle le comité « Sorties et voyages » a eu la judicieuse idée de penser.

Pierre Fournier